

## L'HISTOIRE ESCHATOLOGIQUE EN OCCIDENT FACE AU MAL RADICAL: SENS ET/OU NON-SENS?

**Jean-Jacques WUNENBURGER**

Professeur émérite de philosophie

Institut de Recherches Philosophiques de Lyon

E-mail: [jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr](mailto:jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr)

ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-3667-4504>

### ESCHATOLOGICAL HISTORY IN THE WEST IN THE FACE OF RADICAL EVIL: SENSE AND/OR NONSENSE?

#### Summary

Our contemporary era, long dominated by an optimism linked to the progress of human rights and a happy globalisation, is witnessing a proliferation of wars, famines, terrorism, new technological totalitarianisms, pandemics, the climate crisis, etc., all of which arouse fear and anxiety everywhere. Can we speak of a return of the 'tragic' that would put an end to the myth of continuous progress in the history of the West? While the term may seem inappropriate in many respects, since it is linked to an antiquity that predates the monotheisms, what categories can we use to think about the present day?

**Key words:** tragedy, heroes, progress, eschatology, utopia, absurdity.

#### Résumé

Notre époque contemporaine, longtemps dominée par un optimisme, lié au progrès des droits de l'homme, à une mondialisation heureuse, voit se multiplier guerres, famines, terrorisme, nouveaux totalitarismes technologiques, pandémies, crise climatique, etc., qui suscitent partout une peur et de l'angoisse. Peut-on parler d'un retour du "tragique" qui viendrait mettre fin au mythe du progrès continu dans l'histoire de l'Occident? Si le terme semble à bien des égards inadapté, car lié à une antiquité antérieure aux monothéismes, quelles catégories peut-on mettre en avant pour penser les temps présents?

**Mots clés:** tragédie, héros, progrès, eschatologie, utopie, absurde.

Notre époque nous apparaît souvent comme un moment de l'histoire qui voit s'entrecroiser les traits les plus contradictoires, d'une part des transformations de la condition matérielle de l'humanité sans précédent, attribuée aux progrès

technico-scientifiques, étendues aux options morales et idéologiques universelles (droits de l'homme, démocratie, institutions supranationales chargées d'instaurer la paix, etc.): mais d'autre part aussi, les formes de déstabilisation, de destruction des acquis civilisationnels (guerre mondiale, totalitarisme, individualisme narcissiste, idéologie de haine, mondialisation lucrative, dérèglement climatique, etc.). Rares sont ceux qui nient un état de crise, de bouleversement, de transition, de transfiguration profondes de la vie sur la planète. Si l'on déplace l'attention du macroscopique au microscopique, on voit se répandre et s'intensifier plus récemment dans les populations des sentiments de peur, de panique, de sidération, suscités successivement par une pandémie générale, les phénomènes migratoires, le terrorisme et une nouvelle guerre sur le territoire de l'Europe centrale (qui attise des affrontements de blocs est-ouest plus virulents que la guerre des Balkans). Les éléments semblent donc réunis pour condenser ce vécu collectif en occident par le terme de "tragique".

Pour éclairer les débats, on voudrait remarquer combien l'origine de ce terme se situe dans une ère de civilisation pré-monothéiste (Grèce et Rome antiques), qui malgré sa survivance littéraire, l'a rendu à certains égards inapproprié pour des jugements sur l'histoire marqués au contraire par une quête d'un salut collectif à venir par delà les vicissitudes négatives.

Et dans un second temps, on peut suggérer qu'une relecture proche du tragique a fini par faire retour, après l'apogée des Lumières qui ont entraîné une sécularisation de la téléologie religieuse chrétienne. On peut suivre plusieurs étapes de ce pessimisme depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle qui renonce à l'espérance du sens de l'histoire et réactive le tragique antique (Nietzsche par ex.). Il restera à se demander quelles sont les conditions d'un usage pertinent du terme?

### **I. L'avènement d'un grand récit occidental du salut**

L'avènement, au début de notre ère, dans le monde méditerranéen d'abord, du christianisme, comme vision incarnationniste du Dieu du judaïsme, fit se répandre un nouveau récit partagé et transmis par les nouveaux convertis: le nouvel Age des ténèbres et d'angoisse<sup>1</sup> qui accompagne le crépuscule de l'empire romain, se trouve irradié par un récit inouï: le messianisme juif, issu de petites communautés moyen-orientales, voit renouvelée la promesse d'un salut de l'humanité (au-delà de toutes les distinctions de sexe, de nation et de race, selon l'expression de l'apôtre Paul), grâce au Fils de Dieu qui se sacrifie pour ouvrir le chemin à la rédemption du mal à la fin des temps. Ainsi l'occident va adopter une grande histoire inédite, pendant des siècles, autour d'une même espérance transmise par les Evangiles, sous-tendue

---

<sup>1</sup> Voir les travaux de l'historien Peter Brown sur l'antiquité tardive et le premier christianisme.

par la Torah, et qui sera retraduite dans un prophétisme islamique à partir du 6<sup>e</sup>. Le monothéisme, surtout chrétien, se cristallise en institution (Eglise) et répand une matrice de croyances fortes<sup>2</sup>: le temps est venu de préparer le retour du Christ, de combattre le mal et d'instaurer une royauté sacrée sur terre<sup>3</sup>.

Henri de Lubac a collecté en un panorama érudit cette travée spectaculaire qui se trouve concentrée dans les prophéties de Joachim de Flore (12<sup>e</sup>me s) qui vont irriguer toutes les conceptions de l'avenir, du futur, spirituels ou sécularisés<sup>4</sup>. Le monothéisme efface les grandes visions païennes du destin, où l'homme ne fait que subir une Loi cosmique incarnée par la guerre des dieux (Inde, Grèce), selon des cycles d'éternel retour, mais aussi la vision sombre qui se focalise sur l'impuissance de l'homme, reprise par le schisme du luthéranisme.

Au contraire le nouvel humanisme, à partir du XVI<sup>e</sup>me siècle, non seulement va exalter la puissance et la liberté de l'homme à l'image de Dieu, mais va préparer la fin de l'histoire messianique en inventant le progrès émancipateur. Vont s'imposer à partir de la Renaissance, les invariants de l'humanisme monothéiste de l'occident moderne: l'homme est libre et peut parfaire la création (Pic de la Mirandole<sup>5</sup>), l'histoire est considérée comme une ligne continue et montante de progrès, assimilé et renforcé par la raison, elle gagne même à être amplifiée et accélérée par des révoltes et des révolutions qui facilitent l'avènement de la parousie<sup>6</sup>. Le rationalisme progressiste puis socialiste finira dans les temps modernes des Lumières à laïciser, séculariser cet héritage jusqu'à faire l'annonce d'une divination de l'humanité, libérée de tout mal (Prométhée marxiste).

<sup>2</sup> Chantal Delsol, *La fin de la chrétienté*, Cerf, 2021.

<sup>3</sup> Il existe bien une version plus intériorisée de l'histoire révélée qui met l'accent sur les épreuves de la condition pécheresse (de Job à Pascal en passant par Augustin).

<sup>4</sup> Henri de Lubac, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, rééd. Cerf, 2014.

<sup>5</sup> Pic de la Mirandole (1463–1494) de Florence: "Il (Dieu) prit donc l'homme, cette œuvre indistinctement imagée, et l'ayant placé au milieu du monde, il lui adressa la parole en ces termes: «Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vœu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites: toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature. Si je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire, c'est pour que de là tu examines plus à ton aise tout ce qui se trouve dans le monde alentour. Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines. G. Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme, Oratio de hominis dignitate*, prés. et trad. Yves Hersant, Paris, L'Éclat, «Philosophie imaginaire», 1993.

<sup>6</sup> N. Cohn, *Les fanatiques de l'apocalypse*, Réed., Aden Belgique, 2010.

## II. Du doute à l'effondrement au XXème

Au fil du temps ce mythe sotériologique, décliné selon des traditions variables (catholique, protestante, orthodoxe), n'a cessé d'essayer de subsumer les événements malheureux de l'histoire sous un même plan logique s'achevant sur le salut<sup>7</sup> (Hegel), l'occident ayant absorbé les croisades, les inquisitions, les guerres des religions, etc.

Pourtant le grand récit optimiste se lézarde peu à peu et ne pourra éviter de se fissurer jusqu'à provoquer en fin de XXème siècle l'effondrement peu à peu du mythe du progrès indéfini et salvateur. Parmi les premiers signes inédits on peut identifier: la violence des révolutions de la fin du XVIIIème siècle, dans différents pays, ouvre sur une vision contre-révolutionnaire, teintée de critique du progressisme laïciste (Burke, De Maistre, etc.), les avancées rapides des techniques industrielles provoquent des révoltes contre l'inhumanité de la production de masse, les revendications des droits de l'homme se voient récusées au nom de leur origine bourgeoise (Marx), les philosophies du soupçon (Marx, Nietzsche, Freud) démystifient l'optimisme dominant en dévoilant les forces occultes oppressives cachées par l'illusion religieuse.

Ces premiers avertissements se multiplient comme des signes d'une inquiétude croissante devant les effets paradoxaux du sens chrétien de l'histoire: romantisme révolté contre l'industrialisme, pessimisme actif de Nietzsche contre le nihilisme. Dans la culture européenne se réveillent alors des figures oubliées de l'antiquité, qui font résonner un sens post-littéraire à la notion de tragique<sup>8</sup>.

## III. Le retour du tragique des temps modernes (XXème siècle)

Le XXe siècle a vu survenir des événements monstrueux, semant la mort à des échelles jamais rencontrées dans l'histoire antérieure: guerres mondiales, bombe atomique, génocides totalitaires, qui viennent faire désespérer de la foi dans une fin sensée et une justice transcendante. Dans toutes ces catastrophes, la puissance technoscientifique s'est mise au service de la destruction et de l'oppression, rendant dérisoire l'optimisme du progrès digne d'un apprenti sorcier. Pour la première fois dans la modernité on redécouvre le «mal radical» (encore exorcisé par Kant<sup>9</sup> mais remis à sa place par H. Arendt): si la vision eschatologique du monothéisme a pris pleine conscience du mal (Augustin, Luther), le courant dominant (catholique et

<sup>7</sup> Hegel: «L'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement», *La phénoménologie de l'esprit*, t. I, préface p. 29, cité par J. Russ, *Le tragique créateur, qui a peur du nihilisme?*, A. Colin, 1998, p. 212.

<sup>8</sup> On mettra à part le moment littéraire du retour de la tragédie, de Shakespeare à Racine en Europe qui implique d'autres considérations.

<sup>9</sup> Kant, *La religion dans les limites de la simple raison*, Classiques Garnier, 1994.

non protestant) soutient une victoire du bien sur le mal, du Christ sur le diable, et a inspiré les millénarismes, ces flambées de purification contre le mal au prix d'un mal collatéral, dans une sorte de dialectique qui triomphera dans la rationalité hégélienne. Mais comment encore justifier le pathos de la guerre comme incarnation de l'esprit de Dieu après Hiroshima et Nagasaki? après les camps d'exterminations et génocides de la seconde guerre mondiale?

Deux attitudes se sont développées dans les débats sur les cultures, déjà dans l'entre-deux guerres: d'une part, une vision irénique, idéaliste, sous forme de revendication urgente du pacifisme, idéaliste<sup>10</sup>. D'autre part, un pessimisme métaphysique, marqué par S. Kierkegaard, Unamuno, etc. Les avertissements se font pluriels et plus dramatiques: N. Berdiaev, G., Bernanos, etc. Les premiers signes du retour nominal du tragique apparaissent dès 1925. En témoigne entre autres une figure suisse, marquée par le rêve européen pacifiste et inspiré par le christianisme, qui dresse un tableau sans concession du «tragique» dès 1925. Pour Gonzague de Reynold (1935, p. 459)<sup>11</sup>, dans l'«Europe tragique», l'Europe est marquée par une suite de cycles de révolutions depuis 1789 et de contre-révolutions qui sèment dans l'histoire des crises violentes sans fin, faute d'une perte de la spiritualité providentielle chrétienne.

#### IV. L'origine du tragique antique et son étrangeté

Y a-t-il bien un retour du tragique en ce début du XXIème s? En quel sens? La situation du monde depuis un siècle a certes redonné vie et sens au concept de tragique. Cette notion dramatique et pessimiste (alternative à l'apocalypse comme révélation et triomphe ultime du bien) est inséparable du mythe et de la littérature qu'est la tragédie antique (Eschyle, Sophocle, Euripide), dont il faut restituer l'expression historique singulière.

Les anciens Grecs font place pour la première fois à une vision dramatique de la souffrance humaine, sur fond de fatalité d'un destin et d'un échec du héros, victime d'un châtement de *l'hybris*. En résulte une sagesse et une éthique, reformulée par Aristote<sup>12</sup>. La tragédie, issue sans doute d'un rituel archaïque, est bien un spectacle politique d'Athènes où les citoyens rassemblés sont invités à se projeter dans une histoire des rapports entre les hommes et les dieux sur fond d'un destin que le héros

<sup>10</sup> qui aboutit aux nouvelles organisations supranationales (Onu) et aux figures illustres du pacifisme, H. Barbusse, Romain Rolland, J. Giono, L. Tolstoi, Gandhi, etc.).

<sup>11</sup> Gonzague de Reynold est considéré comme le théoricien de l'Helvétisme. Il s'inspire des penseurs de l'école contre-révolutionnaire, comme Joseph de Maistre, de la doctrine sociale de l'Église, du personnalisme, de Maurice Barrès et de Charles Maurras. Il développe des conceptions fédéralistes centrées sur la subsidiarité, un antiétatisme et est marqué par l'écologie.

<sup>12</sup> Voir J de Romilly, *La tragédie grecque*, PUF, 1973 et aussi Clément Rosset (2014), ainsi que des littéraires sur la tragédie (Judet de la Combe, 2012 ; Steiner, 1993 ; Szondi, 2003).

tente de défier, avant de sombrer dans la souffrance. Comme l'a déjà noté Aristote ce spectacle est certes une histoire imaginaire mais dont la finalité est d'éveiller en chacun une pitié cathartique, qui restaure le règne de la justice et de la loi.

Comme l'a développé Susanne Said dans son étude magistrale de la spécificité des 3 grands auteurs tragiques grecs (Said, 1978), la tragédie succède à l'épopée (Homère) qui avait déjà exploré les questions du destin, de la faute et de la souffrance. Mais la tragédie met en scène des histoires humaines placées sous la loi divine, qui bascule en régime héroïque par suite d'une faute. Mais la pensée athénienne au Vème siècle AC est hésitante, selon les auteurs, entre une faute à l'égard des dieux ou à l'égard des autres hommes. Mais surtout S. Said soutient que Platon va déplacer toute la condition tragique<sup>13</sup>, avant qu'Aristote en esquisse dans sa Poétique une herméneutique décisive, mais dont les traductions moralisatrices masquent une ambivalence profonde.

Susan Said interroge en détail les questions de *l'hamartia* et de *l'hybris* en rapport avec la faute et la responsabilité du héros, en rendant attentif aux changements profonds de cette anthropologie entre Eschyle, Sophocle et Euripide. «A côté des ressemblances inévitables qu'entraîne l'utilisation des mêmes mythes, une comparaison, même rapide, du catalogue des «fautes» dans les tragédies d'Euripide, avec la liste des *hamartiai* que nous avons établie à propos d'Eschyle recèle deux différences significatives. Alors que toutes les fautes avaient chez Eschyle une dimension religieuse, les fautes à l'égard des dieux qui ne s'accompagnent plus de crimes à l'égard des hommes, sont devenues relativement rares chez Euripide, sans doute parce qu'il s'intéresse plus aux hommes et à leurs conflits qu'aux rapports entre les hommes et les dieux» (*ibidem*, S. Saïd, p. 410, p. 507).

Il en ressort, comme l'a repris P. Ricoeur (1955), que la condition tragique est inassimilable à celle du christianisme du péché. Le tragique est donc beaucoup moins figé dans une essence ni un récit uniforme qu'on ne le croit et nous entraîne dans une anthropologie vraiment étrangère à ce qui la suit. Il en résulte culturellement une théâtralité édifiante de la Cité, et non une catégorie transcendantale et existentielle de la condition humaine, même au prix d'une évolution de la tragédie en Grèce même (déjà soulignée par Nietzsche). Loin d'être une catégorie éphémère, le tragique est une forme de médiation culturelle et artistique plus ou moins religieuse de l'homme devant ses actions. Le théâtre grec n'est d'ailleurs pas la vérité ultime de la vision du monde grecque, qui n'a jamais renoncé à produire des significations

---

<sup>13</sup> «Alors que la tragédie est l'occasion d'une prise de conscience des contradictions que peuvent présenter le droit, la morale et la religion, l'œuvre de Platon, qui dénonce dans la religion une invention mensongère des poètes et condamne les lois d'une cité qui a pu condamner à mort Socrate, c'est-à-dire l'incarnation même de la justice, représente une tentative de définir une religion et des lois qui seraient en parfait accord avec la morale, et de rétablir un lien indissoluble entre l'impiété, l'illégalité et l'injustice», S. Saïd, *Op. cit.*, p. 508.

multiplés sous le nom de philosophie (idéaliste ou matérialiste, épicurienne ou stoïcienne voire cynique). Tout au plus la tragédie nous a livré un archétype pour composer un récit de la liberté affrontée au destin, qui ne pouvait résister au récit monothéiste, avant de connaître une renaissance bancalé et tronquée dans notre mode contemporain.

## V. L'anachronisme de la catégorie de tragédie

A strictement parler ce tragique médié par la culture esthétique-politique grecque puis romaine est peut-être devenu obsolète, archaïque, difficile à faire entrer dans nos catégories de sensibilité et de raison, surtout après des siècles de récit monothéiste, fondé sur la liberté de l'homme. En ce sens on peut juger que le terme de tragique est inapproprié pour plusieurs raisons:

– Les événements de la tragédie renvoient à un temps supérieur où tout est déjà inscrit et qui ne se révèle qu'à la fin. Malgré le sens de l'histoire au sens hégélien, qui est devenu une survivance philosophique, nous ne croyons plus que les événements cruels ouvrent un chemin de résistance, de combat héroïque avant le dénouement. Les catastrophes contemporaines sont à imputer à des raisons devenues folles (idéologie, délire de puissance.). L'horreur n'est plus subie mais provoquée par des esprits dévoyés, pervers, parano ou mégalo<sup>14</sup>. Il en résulte que personne n'a plus de prise sur une action héroïque qui prétendrait détourner le projet fatal. Il y a une sinistre dérision à croire que le droit (droit de l'homme, le droit international) arrivera à déjouer les désastres.

– En fait le mal et l'oppression<sup>15</sup> sont pathétiques mais laissant sans voix. Le tragique suppose un récit qui a de nos jours implosé; lui ont succédé de nouvelles catégories: le nihilisme, l'absurde au sens d'A. Camus. Exemple récent: si l'humanité invoque souvent le «tragique» (épidémie et enfermement) lors de la Covid, elle n'a plus aucun recours pour créer un récit alternatif, préparer une issue puisque ne dominant que la panique, la peur, la sidération<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> Par exemple: *Rhinocéros* de Ionesco, *Ubu roi* Alfred Jarry

<sup>15</sup> Voir Simone Weil, *Réflexions sur les causes e la liberté et de l'oppression*, Folio, 1998.

<sup>16</sup> Voir Claude Karnouh: «La COVID et le retour du tragique»: «Et puis, soudain, un méchant virus est venu détruire son rêve d'éternité potentielle. Malgré la pauvreté de certains qui rêvaient d'abondance comme les riches, brusquement l'homme hypermoderne, l'homme de la globalisation accomplie et de la mondialisation heureuse redécouvre que la mort est sa voisine, qu'elle le guette au coin de l'escalier, dans l'ascenseur, dans les rayons des magasins, au bureau, dans les transports en commun, en parlant avec un voisin, un employé, bref que la mort rode partout, elle est ici et là, sans frontière. Devant cet implacable et foudroyant danger dont la pharmacopée est hasardeuse, l'homme de l'hyper modernité est perdu, égaré, impréparé matériellement et surtout spirituellement. Dès lors la tragédie, car il s'agit d'une tragédie puisque l'issue est la mort que l'on peut prévoir, n'est plus une figure de l'histoire de la philosophie ou de la littérature pour les uns, des feuilletons populaires ou des soirées mondaines pour les autres.

– Enfin apparaît la tentation d’une nouvelle eschatologie négative: l’apocalypse sans jugement est jugée imminente (Colapsologie), sur fond de l’échec à sauver la planète, mais sans impliquer une transfiguration morale de l’homme puisqu’elle se nourrit surtout d’idéologies matérialistes ou païennes (panthéistes).

### VI. De l’innommable du post-tragique à une pseudomorphose<sup>17</sup> du tragique.

Faut-il pour autant faire l’économie du terme de tragique, recomposé, dé-théâtralisé? Baptiser ce monde bouleversé et scandaleux de tragique contemporain est certes une manière de redonner du sens, mais le tragique ne nous convoque pas ici à la liberté et la responsabilité, écrasée par un destin, un *fatum*. Le tragique originel, maintient encore un récit des événements et des acteurs, alors que nous sommes sidérés, sans mots, devant quelque chose d’hyperbolique. Or nous sommes bien «abandonnés», livrés au mal radical, seul témoin et acteur. S’il y a du tragique il est «tronqué» et sans sacralité (*tremendum et majestas* selon l’expression de R. Otto): y a-t-il du tragique sans dieux? et s’il y a un Dieu pourquoi nous a-t-il abandonné (judaïsme)? Questions modernes qui ne sont pas indemne d’une résurgence d’un nihilisme quasi gnostique.

Que faire? Ayant renoncé au grand récit du progrès, nous renonçons d’une part à la conception formelle du tragique dans un stoïcisme (très à la mode<sup>18</sup>) mais aussi à l’angoisse de la fin de temps privés d’eschatologie. Il n’y a peut être pas de sens de l’histoire, de récit écrit quelque part, ni d’oracle ni de prophétie, mais il faut, par un sursaut de vie résister aux barbaries, aux sauvageries, à la deshumanisation, sans avoir une ligne d’horizon messianique comme support (sauf une part du judaïsme et de l’Islam). Il reste à réassumer la dignité de l’homme, comme image d’un Dieu à la fois présent et absent, visible et inaudible. Affronter le scandale, le paradoxe,

---

Le tragique est présent, il tient de l’expérience existentielle quotidienne de tous. Et sachant que ce type de virus, comme celui de la grippe aviaire ou de SAR 2 est lié aux élevages gigantesques d’animaux domestiques pour la consommation de viande, il semble donc maintenant que la nature violée se venge en permanence. L’homme hypermoderne ayant perdu sa boussole humaine, c’est-à-dire la conscience permanente de sa finitude, il ne sait plus comment s’orienter dans la pensée et l’agir hormis en errant dans une «société du spectacle intégré de la marchandise» (Debord) qui aujourd’hui lui est déniée... Confiné, seul chez lui, plongé dans la plus mortifère des angoisses, il ne lui reste plus qu’à méditer sur la hideuse cupidité qui mène la danse macabre de la marchandise. Oui le tragique est là, devant nous, chaque jour, à chaque heure, tandis que sur tous les plateaux de télévision nous voyons de ridicules spécialistes scientifiques et sociologiques, et de grotesques hommes politiques qui s’écharpent comme de vulgaires marchands forains, incapables de donner aux hommes quelques paroles de consolation. Ils n’offrent plus rien qui peut consoler les vivants, pas même pour les plus célèbres d’entre eux. *Sic transit gloria mundi*. Claude Karnouh, Bucarest le 31 mars 2020, Academia, 2020.

<sup>17</sup> Terme dû à O. Spengler, *Le déclin de l’Occident*, Réed. Gallimard, 2021.

<sup>18</sup> Comte Sponville, *Du tragique au matérialisme (et retour)*, PUF, 2015.



d'un engagement au service du bien, au présent, même sans anticipation possible de l'avenir. Le terme de tragique, quand les silhouettes de l'avenir radieux ont disparu, permet peut-être d'éviter le nihilisme destructeur, la fatigue et la destruction de toutes valeurs, qui ne mènent qu'au chaos, cad aussi à l'anomie généralisée. On pourrait dans ce contexte distinguer trois options intellectuelles:

### Première option

L'option du «désenchantement du monde» (M. Weber et M. Gauchet), se présente comme une version soft et mélancolique sur fond d'un pessimisme anthropologique. Comme le souligne B. Maselli (2023), selon les interprètes, le concept de désenchantement du monde est soit connoté positivement, en tant qu'indice de progrès social, soit au contraire de décadence et c'est la thèse de Weber, il signifie une perte de sens et un déclin des valeurs, du fait que le processus de rationalisation dicté par l'économie tend de plus en plus à imposer ses exigences aux individus. C'est ce qu'exprime exactement Alexandre Soljenitsyne en 1978 dans son discours à Harvard, *Le déclin du courage*, lorsqu'il dit: «Mais il est une catastrophe qui, pour beaucoup, est déjà présente pour nous. Je veux parler du désastre d'une conscience humaniste parfaitement autonome et irréligieuse. Elle a fait de l'homme la mesure de toutes choses sur terre, l'homme imparfait, qui n'est jamais dénué d'orgueil, d'égoïsme, de vanité et tant d'autres défauts. Nous payons aujourd'hui les erreurs qui n'étaient pas apparues comme telles au début de notre voyage. Sur la route qui nous a amenés de la Renaissance à nos jours, notre expérience s'est enrichie, mais nous avons perdu l'idée d'une entité supérieure qui, autrefois, réfrénait nos passions et notre irresponsabilité. Nous avons placé trop d'espoirs dans les transformations politico-sociales, et il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus précieux: notre vie intérieure. À l'Est, c'est la foire du Parti qui la foule aux pieds; à l'Ouest, la foire du commerce: ce qui est effrayant, ce n'est même pas le fait du monde éclaté, ce n'est que les principaux morceaux en soient atteints d'une maladie analogue. Si l'homme, comme le déclare l'humanisme, n'était né que pour le bonheur, il ne serait pas né non plus pour la mort. Mais corporellement voué à la mort, sa tâche sur cette terre n'en devient que plus spirituelle: non pas l'accomplissement d'une quotidienneté, non pas la recherche des meilleurs moyens d'acquisition, puis de joyeuse dépense des biens matériels, mais l'accomplissement d'un dur et permanent devoir, en sorte que tout le chemin de notre vie devienne l'expérience d'une élévation avant tout spirituelle: quitter cette vie en créatures plus hautes que nous n'y étions entrés» (Soljenitsyne, 2015, pp. 60-62).

Ainsi, dans cette perspective, ces névroses seraient en fait le résultat d'un long processus, remontant au début de l'humanisme, de constructions sociopolitiques visant à terme, à éloigner l'individu de la richesse de sa vie intérieure – qui

constitue un espace de liberté absolu – et à l’empêcher de s’élever pour le conserver l’individu dans un état de méconnaissance, d’aliénation, de non maîtrise de sa propre existence et de non-possession de lui-même»<sup>19</sup>.

### Deuxième option

Acceptons donc la charge sémantique du tragique, malgré ses approximations, hybridations, pour en faire un chemin qui ne mène nulle part apparemment mais qui oblige à cheminer en marchant droit, avec dignité et courage, comme le soutenait Domenach:

«Entendons-nous: il ne s’agit pas de prendre parti pour l’ignorance contre la science, pour l’obscurité contre la lumière. Rien n’est plus triste que ces prophètes de malheur qui, juchés sur leur humanisme, attendent en coassant que l’humanité consente enfin à se détruire pour leur donner raison. On ne saurait avoir aucune complicité, même intellectuelle, avec le mal; à son égard il n’est pas d’autre attitude convenable que, l’ayant repéré, de le guérir ou le combattre. C’est bien la connaissance que nous cherchons, nous aussi, mais notre expérience, notre conviction préalable est qu’«il n’y a pas de traduction intellectuelle de tout», comme disait Nietzsche, et qu’une rationalisation prématurée vide le langage, manque l’homme et prépare des lendemains nihilistes. Alors, chacun peut bien continuer à justifier sa dialectique; mais il la porte comme une croix. Autant admettre d’emblée cette condition, et chercher à intégrer, par d’autres voies, les valeurs qui nient nos valeurs, la vérité qui contredit notre vérité. C’est en marchant contre les faux espoirs qu’on peut espérer reconstituer peu à peu une espérance. C’est en écartant les synthèses hâtives et consolantes que nous approcherons de la véritable réconciliation, mesurant enfin combien notre destin, pour hostile qu’il nous soit, est irrévocablement le nôtre, et prenant sur nous le courage de l’aimer. Assez joué à la révolution; vivons le nihilisme contemporain, mais sérieusement, en le poussant jusqu’au terme où il tend de toute sa pesanteur et de toute son esthétique, jusqu’à cette ultime dérision d’où resurgira, irréfutable, le visage de l’homme rajeuni, un langage, un amour, un sacré.

Assurément l’itinéraire n’est pas sans danger. Le tragique qui met en scène des attractions irrésistibles, des chutes irrémédiables, porte avec lui sa fascination propre: et ce n’est pas seulement sa nuit, ses fureurs, ce goût du sang et de mort, tel qu’il envahit l’Europe au temps du fascisme triomphant..., c’est encore subtilement, ce calme qu’il étend sur les cadavres, cette sérénité qui enveloppe la défaite, la sagesse ambiguë d’Albert Camus, son ciel lavé des lendemains de catastrophe. Production sauvage de l’esprit, alors même que des siècles de classicisme l’ont

<sup>19</sup> Maselli renvoie ici au texte de Guy Debord, *La société du spectacle* publié en 1967 puis aux *Commentaires sur la société du spectacle* publiés en 1984 qui tous deux décrivent parfaitement ce processus.

versifié, enrubanné, le tragique n'est pas domestiqué, et rien ne garantit à celui qui s'y frotte qu'il ne tombera pas, lui aussi, victime de ses pièges. Mais c'est un beau risque à courir» (Domenach, 1967, p. 14-15).

### Troisième option

Enfin on peut radicaliser ce tragique en nihilisme affirmé, qui dans sa phase ultime peut ouvrir la porte à un «nihilisme créateur» (Russ, 1998). Dans son essai, J. Russ cherche à établir la constante occidentale d'un nihilisme<sup>20</sup> qui cependant est parvenu en notre époque à un stade déconstructeur à l'échelle de la masse (Russ, p. 208). Par là J. Russ rejoint H. Arendt lorsqu'elle soutient: «La vie de l'homme se précipitant vers la mort entrainerait inévitablement à la ruine, à la destruction, tout ce qui est humain, n'était la faculté d'interrompre ce cours et de commencer du neuf, faculté qui est inhérente à l'action comme pour rappeler constamment que les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover» (Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Agora presses Pocket, p. 31 citée in Russ p. 211). Il en résulte la question: «en définitive, le concept de tragique parfois expulsé du discours contemporain, ne permet-il pas d'accéder au nihilisme fort de notre temps? Le tragique, ce n'est ni le pathétique, ni le dramatique, ni l'émouvant ni le terrible, mais la manifestation et la saisie d'un *nihil* agissant comme stimulant. Le nihilisme (vrai) est donc tragique: c'est un sentiment de force débordante. On ne peut créer qu'en «nihilisant»» (Russ, p. 204).

Arguant cependant que la pensée est depuis Aristote marquée par une mélancolie originaire<sup>21</sup>, elle invite donc à régénérer le nihilisme en une vision qui peut réinstaurer du sens: «Aussi nous faut-il apprendre à nouveau à bien désespérer, pour bien agir. Bien désespérer, car l'accès au non-sens, s'il est danger et forme tragique, est simultanément, commencement de quelque chose dans le monde. à laquelle il faudrait trouver une issue. Paul Ricœur évoque parfois une chute dans «non-sens», à laquelle il faudrait trouver une issue à travers une certaine qualité de sens impliquée dans la quête elle-même. Faut-il bien parler d'une «chute» dans le non-sens? Une chute désigne un effondrement, un effondrement, voire un plongeon. La certitude de non-sens est tout autant montée qu'effondrement: elle consiste à commencer et entreprendre, à monter le chemin. C'est ce nihilisme où l'on inaugure quelque chose dans le monde, où l'on pose les premières pierres, qui constitue le *refoulé d'une partie de la culture du XXème siècle*» (Russ, p. 213).

<sup>20</sup> L'ouvrage parcourt toutes les formes de nihilisme à travers les époques: cyniques, gnostiques, christianisme de Pascal et Bossuet, puis plus récemment Schopenhauer, le romantisme allemand, les versions russes et nietzschéenne, avant les expressions contemporaines, Beckett, Cioran, etc.

<sup>21</sup> S. Said, Aristote, *L'homme de génie et la mélancolie*, PB Rivages, p. 83, citée p. 212.

Notre époque est bien dans une sorte d'indécision sur ce qu'elle est et sur quoi elle débouchera. Sans doute faut-il en fonction de faits si hétéroclites et contradictoires, mobiliser une riche palette de vocabulaire qui chacun ouvrira sur une certaine herméneutique entre espoir et désespoir, en concordance avec la chrétienté ou en rupture avec elle, sensible aux leçons les plus archaïques de l'histoire ou au contraire entraînée en une futurologie angoissée (colapsologie) ou euphorique (Transhumanisme) (Hariri, 2021). La seule tache reste de maintenir éveillée une pensée critique qui peut favoriser un nouveau commencement (au sens d'H. Arendt), chargé de toutes les leçons de toutes les cultures passées.

### Références bibliographique:

- ARENDDT, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Agora presses Pocket, p. 31, cité in RUSS, Jacqueline.
- COHN, Norman. *Les fanatiques de l'apocalypse*, Réed., Aden Belgique, 2010.
- COMTE-SPONVILLE, André. *Du tragique au matérialisme (et retour)*, PUF, 2015.
- DELSOL, Chantal. *La fin de la chrétienté*, Cerf, 2021.
- DOMENACH, Jean-Marie. *Le retour du tragique*, Seuil Points, 1967.
- HARARI, Yuval Noah, *Sapiens*, Tomes I et II, Albin Michel, 2021.
- KANT, *La religion dans les limites de la simple raison*, Classiques Garnier, 1994.
- LUBAC, Henri de, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, réed. Cerf, 2014.
- MASELLI, Bénédicte. *Le théâtre actionniste de Herman H. Nitsch, rite sacré et ode à la vie*, E.M.E, 2023.
- REYNOLD, Gonzague de. *L'Europe tragique*, (1925), Édition Spes, 1935.
- RICŒUR, Paul. *Philosophie de la volonté, Finitude et culpabilité*, Tomes I et II, Aubier, 1955.
- ROMILLY, Jacqueline de. *La tragédie grecque*, PUF, 1973.
- RUSS, Jacqueline. *Le tragique créateur. Qui a peur du nihilisme?* A. Colin, 1998.
- SAID, Suzanne. *La faute tragique*, François Maspero, 1978.
- SOLJENITSYNE, Alexandre, *Le déclin du courage: discours de Harvard, juin 1978*, traduit du russe par Geneviève et José Johannet, Préface de Claude Durand, 2e édition, Paris, Les Belles Lettres/Fayard, 2015.
- SPENGLER, Oswald. *Le déclin de l'Occident*, Réed. Gallimard, 2021.